SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale

Le chapitre XX est intitulé Quand le livre devient «mémoires». Il est singulièrement plus concis que tous les autres et cela suffit à tirer le lecteur de sa douce torpeur. L'auteur, ne s'adresse-t-il pas en outre à lui, en ces termes par un *Avis aux lecteurs,* suivi de ce surprenant et improbable aveu qui ne manque pas de l'interloquer et le laisse pantois : *s'il y en a toutefois*.



Serait-ce qu'il a bien failli ne pas y en avoir du tout ? On en comptera, faute de mieux, au moins une. Une lectrice, il faut bien en convenir, étrillée, rincée, essorée, fourbue et pas si mécontente ma foi, de voir les évènements d'une histoire rocambolesque avant l'heure et donc promise à moults rebondissements d'un attrait plus ou moins piquant, tournés court, là, sous ses yeux soudainement écarquillés.

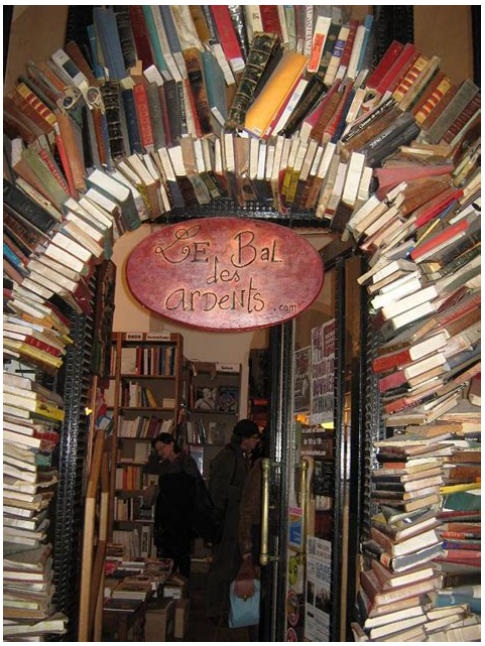
Un chapitre écrit à la six-quatre-deux qui introduit et précède comme il se doit le chapitre XXI, se concluant, lui-même, un peu plus loin, de manière plus abrupte encore par une note de bas de page qui annonce que l'auteur a arrêté ici et une bonne fois pour toutes, la rédaction de son roman et rendu promptement son tablier, visiblement pour passer, séance tenante, à tout autre chose. Un auteur, rincé à son tour, qui laisse ainsi ses personnages en plan et son hypothétique lecteur sur sa faim. Espérant peut-être, que, s'il existait jamais, ce lecteur, il pourrait lui prendre fantaisie, qui sait, de relever le défi de terminer à sa place cette histoire restée inachevée. Après tout, en d'autres temps, mais là aussi, l'heure n'est pas encore venue, ***Horace McCoy*** achèvera bien les chevaux et ***Deryck Cooke***, la dernière symphonie de Mahler.

Avis aux lecteurs, s'il y en a toutefois. C'est assez dire qu'il n'était assurément pas prévu qu'il y en eût. De fervents idolâtres en ont décidé autrement sans plus consulter l'auteur, défunt il est vrai, ni ses ayants droit, l'œuvre étant tombée depuis belle lurette, dans le domaine public. Ébauche illégitime donc jetée en pâture aux aficionados que ne rebutent pas les fonds de tiroir.

Un auteur qui, pour l'heure, en est réduit donc à prêter à son personnage, l'écriture de ses mémoires dont il donne à lire un extrait à son lecteur, affichant le souci de lui épargner généreusement le récit rébarbatif d'une si triste vie, livrant au passage, aux plus émérites, quelques recettes, secrets ou procédés de sa façon de faire.

Ces mémoires dont il s'agit, je les ai entendus lire. Ils étaient fort longs, toute la passion qui s'y développe était suivie pas par pas, émotion par émotion, seconde par seconde. Ils étaient racontés par le héros du livre lui-même ; c'était sa propre histoire qu'il représentait.

J'ai préféré les mettre sous la forme de la narration à la troisième personne qui offre quelque chose de moins aride à la lecture. J'ai suivi l'ordre des faits, et tâché autant que possible de reproduire l'originalité de l'auteur et de montrer l'enchaînement du développement



de sa passion. Le chapitre se terminant ainsi : *Je n'aime pas cette sorte de pastiche littéraire, ce récit placardé au milieu d'un autre récit : ça me fait toujours l'effet de deux couleurs qui jurent l'une auprès de l'autre, comme un drapeau vert et rouge qu'on arborerait en France*.

À propos de pastiche, entraperçu l'autre jour, dans la boîte aux livres d'occasion de la librairie lyonnaise Le bal des ardents, un des volumes de l'ouvrage de ***Reboux*** et ***Muller*** : ***A LA MANIÈRE DE…*** Les deux lascars auraient-ils pastichés notre auteur ? Que nenni ! L'auteur s'en serait-il alors chargé lui-même ? À moins que plus vraisemblablement, il n'ait cherché, à l'aube de sa carrière naissante d'homme de lettres, sa véritable voie, se fourvoyant, en attendant mieux, dans l'imitation du roman gothique, fort en vogue en ce début d'année 1850 et dont il semble connaître toutes les ficelles.

En 4ème de couverture, ***UN PRÊTRE EN 1839*** est présenté comme le premier roman inachevé de ***Jules Verne*** (car c'est bien de lui dont il s'agit). S'en serait-il fait une spécialité ? Non, il s'agit ici d'une simple allusion à une autre tentative avortée ou tuée dans l'œuf, intitulée ***JÉDÉDIAS JAMET*** qui figure aussi en bonne place dans ce volume de ***RÉCITS RETROUVÉS*** publié aux éditions **Le Cherche-Midi,** (à quatorze heures ?), en 2022, illustré par ***Tardi*** et qui finit lui aussi, en eau de boudin. La note de bas de page étant remplacée là par le canevas de la fin du roman, qui à lui seul, et en y regardant de plus près, compose un récit tout en litotes et en raccourcis saisissants qui se révèlent, d'une manière bien involontaire, d'une réjouissante modernité. Ne dirait-on pas du ***Tardieu***, du ***Chaval*** ou du ***Frédérique*** ? Qu'on en juge : *Jamet n'avait jamais eu de nouvelles de l'oncle de sa femme. Il n'avait même jamais vu cet oncle. Lorsque son frère Vilfrid mourut, il recueillit sa succession, sans assurément entendre parler de son oncle Opime… il ira donc le chercher à Rotterdam ; là il ne rencontrera personne (…) Il y aura une scène de voleurs (…) On l'enverra à C. où son oncle a été le héros d'une aventure tragique (…) Il fuira en chemise à D. où le fidèle domestique lui rapportera son herbier (…) Départ pour E et embarquement à F. (…) Blessure à la fesse (…) Arrivée en Amérique (…) Perte d'une oreille (…) Retour en Europe*.

Mais après tout, tous les romans ne sont-ils pas inachevés ?

Sauf peut-être ce singulier roman intitulé ***ASCENSION*** de ***Ludwig Hohl***, stupéfiant récit d'une ascension en haute montagne, publié aux éditions **Le nouvel Attila**, en 2022, traduit de l'allemand par ***Luc de Goustine***, récit dense qui tourne pourtant court, faute cette fois de combattants et se conclut par la mort des deux protagonistes qui *avaient donc entre eux changé de rôle pour mourir* ; et la question surgit — absurde peut-être — dans la tête de l'auteur aussi impuissant à changer le cours de leurs destins contraires que ses personnages eux-mêmes et partant dans celle de son lecteur, un rien sonné et abasourdi, *de savoir s'ils n'auraient pu en faire autant, au moins un peu — dans la vie* ?

À la lecture de la citation de ***Marc Bernard***, placée en exergue par l'auteur ou plus probablement par le directeur de collection : *Chaque génération ajoute ses livres à l'Himalaya littéraire, mais le lecteur, lui est toujours seul devant cette montagne*. Vient tout à coup et sans crier gare, dans la tête du lecteur d'***ASCENSION***, orphelin et abandonné à son triste sort, cette amère réflexion : quel auteur, ne serait-ce que pour abréger ses souffrances, osera jamais décréter et mettre en scène la mort du lecteur ?

Actualités (intemporelles)

Dimanche 8 janvier 2023 musée d'Orsay, dans la file d'attente de l'exposition ***Rosa Bonheur***, le regard d'abord attiré par cette *vache blanche qui se gratte* contre le tronc d'un arbre et placée peu ou prou en vis-à-vis de ce *garde-chasse arrêté près de ses chiens*, deux toiles signées ***Constant Troyon***. En page 21, de la revue Beaux-Arts dont je ne tarderai plus à faire l'acquisition, à l'issue de la visite, cette juxtaposition de *Trois bœufs roux au pâturage* de ***Rosa Bonheur*** et de *Deux vaches au pâturage* du même ***Constant Troyon***, présentée comme l'illustration de la concurrence de deux styles en opposition. Pas question ici de trancher dans ce débat esthétique mais plutôt l'occasion de me remémorer cette inoubliable découverte, faite 20 ans plus tôt, en 2002, au premier étage du Musée Saint-Pierre à Lyon, le dernier jour de l'exposition intitulée Les peintres de l'école de Barbizon.





Guidé jusqu'à elle par quelle improbable étoile, l'apparition est là, fulgurante épiphanie, intime et foudroyante révélation, en un éclair elle dessille l'œil du vieil enfant qui sommeille, reclus dans sa prison de chair, réalise sans coup férir le prodige - phénomène de persistance rétinienne à retardement - d'une opération précoce mais indolore de la cataracte. Opportune et libératrice ouverture de la bonde, susceptible de susciter et ressusciter dans un mouvement giratoire incontrôlable bien d'autres reviviscences.

Sa présence discrète au fond de l'atelier, dans son cadre de bois, sous sa patine de poussière. La mystifiante apparence d'un simple chromo aux teintes sépia, entre scène de genre et peinture animalière. A chacune de ses visites à l'atelier, sa vue captive l'enfant, bercé par le lancinant vrombissement de la raboteuse dont les cylindres striés, entraînés par un savant entrelacs de courroies, mordent goulûment dans le bois, y imprimant la marque de leur insatiable voracité, lançant alentour des gerbes de copeaux odorants.

Ce fac-similé d'une toile de maître, anodine réminiscence d'un autre siècle, instille en lui une émotion dont l'écho, il le pressent, n'est pas près de s'éteindre, suscite et éveille dans ce douillet confinement, cette *sorte de saturation* dont parle ***Sainte-Beuve*** qui fait *qu'on ne sent plus deux fois avec la même vivacité*. Voire ! L'enfant n'en connaît ni le titre, ni l'auteur mais il croit savoir pourquoi le personnage énigmatique, en vareuse, fusil à l'épaule, incliné vers ses quatre chiens d'arrêt, dérobe avec autant d'insistance les traits de son visage dissimulés sous un vaste chapeau. Il sait aussi qu'il ne doit surtout pas détourner son attention du geste que le garde-chasse figé, pétrifié (condamné à une éternelle immobilité ?), s'apprête à répéter une fois encore, pour lui seul, sous ses yeux émerveillés.

1854, Villers sur mer : ***Constant Troyon***, au sommet de son art, délaisse un temps les vaches, qui resteront pourtant jusqu'à la fin de sa vie son motif de prédilection. Il vient d'acquérir dans le Calvados, une maison qu'il baptise l'Académie du paysage. C'est là vraisemblablement qu'il peint d'après nature ce *garde-chasse arrêté près de ses chiens*, peinture à l'huile sur toile, haute de 117 centimètres, large de 90, signée en bas à gauche C. Troyon. S'agit-il d'une commande ? Peut-être de ce Van Praet qui en fut le propriétaire jusqu'en 1892 et dont les ayants droit durent se séparer pour une coquette somme, au profit d'Alfred Chauchard, fondateur des Grands Magasins du Louvre et collectionneur émérite à partir de 1885, de toiles qu'il lèguera toutes en 1906, au Musée du Louvre et dont les plus

beaux fleurons demeurent L'Angélus et Les glaneuses de ***Jean- François Millet*** aujourd'hui à Orsay. Sur les cimaises du collectionneur donc, L'Angélus, à l'étage, au-dessus de l'atelier, dans le rustique vaisselier des grands-parents paternels, sa reproduction sous la forme d'un service vingt-quatre pièces en faïence.





Ouverture en fondu sur l'inusable couple en prière en son endroit, en son envers, marqué du sceau de la manufacture la Sainte Amandinoise, armorié d'un écu frappé d'une épée, de deux fleurs de lys et surmonté d'une couronne. Chez le premier toujours, l'original du garde-chasse arrêté près de ses chiens, reléguée tout au fond de l'atelier de l'artisan, sa pâle copie où l'enfant discerne pourtant *cette sorte particulière d'enchantement*, décrite par le narrateur de la Recherche *que dispensent des œuvres, d'un sujet si singulier et si séduisant, que c'est à lui que nous attribuons une partie de leur charme, comme si, ce charme, le peintre n'avait eu qu'à le découvrir, qu'à l'observer, matériellement réalisé déjà dans la nature et à le reproduire*.

Retrouver ainsi, une seconde fois, l'écho assourdi de cette vision d'un autre temps, être attentif tout à coup à ce phénomène de réfraction, à l'onde de propagation qu'éveille encore en soi, ce taillis, cette herbe éparse au bord du chemin, cette futaie, cette meute apaisée.

Et tandis que l'homme au béret, avant de régler la hauteur de coupe, retourne la planche de bois, entre ses mains noueuses, la scrutant, l'œil gauche mi-clos, sous tous les angles, son enfant, rescapé d'un futur proche, *ravive l'image morte qui se met alors à vivre comme une graine qui germe…*

Livres en chantier

Ce sont les très jeunes écrivains qui me passionnent ; je lis systématiquement tous les premiers livres. Rien n'est plus émouvant qu'un roman dont l'auteur porte un nom inconnu. La première œuvre est, je crois, la pierre de touche du jugement critique. Ce n'est assurément pas ***Anne Ferron*** qui démentira ces propos de ***Louis Aragon***, elle qui a accepté avec enthousiasme, après l'avoir lu avec passion, de préfacer ***LA GRANGE***, premier roman d'une auteure inconnue de 24 ans, ***Loup Belliard***, à paraître aux éditions **Sous le Sceau du Tabellion**. Voici ce qu'elle en dit :

Il arrive que, au beau milieu du flot croissant des publications romanesques, l'amoureux des lettres, lassé devant la masse indifférenciée, soit brusquement saisi et, d'une lente anesthésie s'éveille. Car voilà tout à coup, ***LA GRANGE****. Le volume est petit et le titre est léger. L'ouvrir pourtant c'est plonger tout entier dans la vie. Ce n'est pas l'effleurer un petit peu, juste par les yeux, du bout des doigts, avec une tête distraite. Car ce n'est pas un livre qu'on a entre les mains, mais une vie, deux vies, ou simplement la vie, un amour, un éclair brûlant au milieu de la nuit. On avait oublié qu'un texte pouvait vous réveiller ainsi et redonner vie à la nuit de l'écrit qui gémissait, exsangue à force de crouler sous le nombre.*

Sortie prévue le 20 mars 2023

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations sont bien sûr accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter régulièrement, il ne cesse d'évoluer et de s'enrichir.